

COEUR DOUBLE

numéro 17

Des voies et des images



Cégep du Vieux Montréal

CANIF

Décembre 1999

CANIF

Je me mis à faire les cent pas dans la cuisine m'arrêtant de temps en temps pour aller lire quelques-unes des feuilles qui jonchaient le parquet dans la chambre. Je n'essayais pas vraiment de réfléchir. Je sentais que les mots « cœur double » éveillaient en moi une émotion un peu trouble, alors il valait mieux attendre. Parfois les mots font leur chemin tout seuls : il faut les laisser faire, leur donner le temps. Quelques images tout à coup arrivèrent à la surface.

Jacques Poulin, *Le Vieux Chagrin*

Les textes de ce dix-septième numéro de CŒUR DOUBLE ont été écrits par des étudiants du cours « Courants déterminants 1 ».

Professeure: Catherine Brunet

Photographie de couverture: Robert Frank, 1955

Devrais-je partir ou bien rester?
Devrais-je enfin tout laisser tomber?

Jean Leloup, *La Chambre*

Les étudiants dont vous lirez les textes sont bien raisonnables. Plutôt que de laisser tomber profs, travaux, classes sans fenêtres – la tentation peut être forte – pour partir en voyage, ils ont choisi d’en rêver, inspirés par la lecture de *Sur la route* de Jack Kerouac. Leurs récits, graves ou aériens, donnent à voir des étendues silencieuses, Amsterdam la nuit, des substances qui font réfléchir, des garçons qu’on rencontre puis qu’on abandonne et un vieux bonhomme tapi dans le bran de scie. En prime, un inclassable pastiche du roman de Kerouac, pour le plaisir.

Je remercie ces étudiants d’être restés : leurs textes sont remarquables.

Bonne lecture

Catherine Brunet

Vivre !

Claudine Poirier

5

Amsterdam

Florence Berthold

9

Gris, blanc, noir

Mélodie Champagne Desbiens

13

INTERLUDE

Sur la croûte

Antonin Marquis

17

Mélange maison

Olivier Chambelin

21

À la recherche du passé

Emmanuelle Desbiens

24

Petite fuite à la campagne

Marie-Ève Desrochers Hogue

28

Vivre!

Les yeux tristes et le cœur gros, j'allais reconduire Nick, mon amoureux, à son travail en sachant que c'était le dernier matin de mai 1995 que je le voyais. On se quittait, car je partais à l'aventure dans l'Ouest canadien avec ma copine Williane. Les sacs à dos pleins à ras bord, le pouce en l'air, on se hâtait de laisser ce petit trou perdu qu'était Weir. Débordantes de joie, on courait derrière un camion remorque qui s'arrêtait tranquillement. Voilà l'inconnu, si attendu, qui s'ouvre à nous!

II

Le chauffeur est petit mais trapu; il va vers Rouyn-Noranda. Assise devant, Willie jacasse sans cesse, extrêmement excitée de lui dire qui on est, ce qu'on fait et ce qu'on s'en va faire dans l'ouest du pays. Maurice l'écoute religieusement et semble content de ne plus être seul pour le trajet. Je me sens libre enfin! Je ne dois rien à personne et je me dirige où bon me plaira. L'avenir est à moi.

III

Le ciel noir apparaît dans une nuit glaciale, le sol devient givre et les arbres semblent être de gros prédateurs prêts à m'attaquer. Tout à coup, je me retrouve seule et loin de ma famille, de mon confort matériel et surtout de ma sécurité affective. Le *truck stop*, situé à la frontière de l'Ontario, où Maurice nous a laissées pour dormir, est rempli de gros porcs qui ne se cherchent qu'une poule à se farcir, et la liste est courte: Williane et moi. Notre tente est montée dans le stationnement arrière. Les hommes boivent et sortent à maintes reprises pour aller vidanger leur vessie tout près de notre abri, sous prétexte que les toilettes ne sont pas assez propres. On a la trouille! Un d'entre eux va même jusqu'à se masturber à trois pieds de nous! Aussitôt le soleil levé, on plie bagage et *bye bye* la visite!

IV

Le Manitoba: le calvaire de deux jeunes Québécoises! Les bons samaritains sont difficiles à dénicher, surtout que notre connaissance de l'anglais est élémentaire. La communication s'établit moins rapidement et heureusement! Dès qu'ils constatent que nous venons du Québec, toutes les raisons sont valables pour nous laisser choir sur le bord de la transcanadienne, au beau milieu de nulle part, là où les moustiques tuent. «Stupides insectes!», criais-je en les chassant avec de violents mouvements de bras. La colère bouille en moi. L'univers au complet m'énerve: ces diptères assoiffés de sang, ce nigaud de Canadien anglais, mes épaules endolories par mon sac pesant 50 livres... et cette maudite pluie, qui ne cesse de tomber, a trempé notre Marie-jeanne!

V

Les grandes plaines agricoles qui s'étendent sur quelque 656 700 kilomètres carrés sont finalement loin derrière, car on est à Calgary. Il y a seulement quatre jours que nous sommes parties. Quatre longues journées pluvieuses. Notre linge est lourd et notre tente commence à verdier de moisissure; les odeurs se mélangent. Bien entendu, les propriétaires des luxueuses voitures n'embarquent pas deux pauvres petites filles, aux senteurs de chiens battus, qui font de l'auto-stop, ce qui n'est pas permis sur cette route. Donc, huit heures consécutives sous la douche froide de dame Nature. Un scripteur dans la vingtaine a dû payer une amende considérable pour nous avoir fait monter dans sa bagnole. Notre sauveur s'appelle Spencer. Il nous invite au restaurant et ensuite, on va prendre une bière avec ses copains. Quelles beuveries et quelle extase! Je parle, je ris, je danse, je chante, je regarde les hommes... TOUS les hommes! D'ailleurs, je trouve que les amis de Spencer, Shawn et Folker, sont d'une beauté divine. On passe deux semaines démoniaques avec eux. Shawn dit que je suis sa muse, son ange, sa raison d'écrire. Je craque! Je me sens bien; je flotte. Ma vie vient de prendre une autre dimension.

VI

Mon esprit se remémore la grâce des instants passés avec Shawn. Par contre, mon corps ne me permet guère cette pensée, puisqu'il me rappelle l'épuisement que j'éprouve à travers mes membres. Ma tête résonne à chaque pas que je fais et l'altitude me donne des nausées. Je tenais à grimper le Mont Cliftwood immédiatement en arrivant à Banff. Willie jure derrière moi parce qu'elle ne voulait pas quitter Spencer aussi vite. Elle est convaincue qu'il est l'homme de sa vie et que Shawn est le mien. Pour ma part, je n'ai pas du tout envie de me mettre la corde au cou à l'orée de mon fascinant voyage. Le sommet de la montagne est presque atteint et Galarneau nous accueille avec ses doux rayons chaleureux de juin.

VII

Je ne travaille pas et il me reste peu d'argent. La Marie-jeanne est belle en Alberta, mais elle est onéreuse. On mange moins pour pouvoir s'en procurer. Au camping, Willie a rencontré trois Québécoises de Rivière-du-Loup qui se font un plaisir de partager leur repas avec nous. Elles ont déniché un organisme qui donne des aliments aux pauvres. Elles gardent leur argent pour s'éclater. J'adore leur mode de vie! «Ce soir on sort!», s'exclame Victoire. «On va au Silver, c'est gratuit pour les filles», poursuit Roberta. «Venez-vous?», demande Lauralie en nous interrogeant du regard, Willie et moi. Je suis vraiment emballée à l'idée de découvrir d'autres gens, d'autres mœurs et d'autres cultures.

Je suis déçue, il n'y a que des Québécois à Banff. Je fais quand même la fête à ne plus me souvenir de mon nom. L'amaretto est sucrée et sexy. C'est l'alcool le plus sensuel que je connaisse. Mais il n'y a que des gonzesses au Silver le mercredi soir! Je sombre dans l'ivresse... Lauralie, la jolie Lauralie, me ramène au bercail.

VIII

Williane est retournée chez sa mère en pleurant – et en avion s’il vous plaît – parce qu’on a eu des problèmes avec un marlou de l’Ouest. Il voulait coucher avec elle sur la banquette pendant que je conduisais la BMW. J’avoue que je suis désappointée de faire le reste du chemin seule, car c’était un voyage planifié pour deux. De plus, ce truand a froissé mon orgueil en s’intéressant à Willie plutôt qu’à moi.

IX

L’île de Vancouver! L’océan Pacifique: la mer! Je suis maintenant à destination. Il me reste une petite trace de mes laborieuses économies: une niva 4X4 usagée, achetée à Jasper. Six mille beaux dollars envolés en deux mois. Je jouis du moment présent. Étendue dans le sable fin, les yeux vitreux, je songe au bonheur que Shawn et Lauralie, entre autres, m’ont apporté au cours de ce périple à travers le Canada.

Ce n’est pas assez! Ce ne sera jamais assez! C’est décidé, je pars pour la Californie!

X

Le moteur cogne et la carrosserie rouille à vue d’œil. «Si tu tiens le coup, Charlie, ta bagnole tiendra elle aussi», me dis-je pour me convaincre. Le cerveau rempli d’espoir et de rêves, je quitte mon pays natal pour me rendre *anywhere*. Nicolas s’ennuie-t-il de moi? Peu importe, les douanes apparaissent. Que vais-je bien dire à ma famille et mes amis? On ne vit qu’une fois, mieux vaut en profiter. D’ailleurs, l’impossible me laisse impassible... et cela m’excite!

À SUIVRE...

Amsterdam

Lisa avait quitté sa France natale. Depuis déjà deux semaines, elle errait fatiguée sur les routes, là où son destin la guidait. Elle était partie seule après une dispute avec son père alcoolique. Elle avait fait ses bagages, emportant le strict nécessaire et son harmonica, criant des injures au quinquagénaire qui lui jura qu'elle reviendrait le supplier dans quelques jours pour qu'il la reprenne chez lui. Lisa n'avait que quelques centaines de francs, pas assez pour se payer l'autobus ou le motel. De toute façon, elle ne savait pas où aller. Elle avait quitté la ville de Volendam dans la matinée, un couple d'Allemands séjournant dans les environs l'avait fait monter et l'avait laissée à une vingtaine de kilomètres d'Amsterdam. Elle marchait depuis, traînant les pieds, le dos courbé par son énorme sac. Les lueurs du jour s'estompaient et bientôt elle ne verrait plus rien. Une voiture roulant lentement stoppa à quelques mètres d'elle. Elle distingua une silhouette imposante dans la voiture, pompant sur une cigarette.

— Où allez-vous mademoiselle ? susurra l'homme d'une quarantaine d'années.

— Je me rends à la prochaine ville, monsieur.

— Eh bien, je pourrais vous laisser à Amsterdam.

Elle s'assit sur la banquette arrière de la vieille *Subaru* beige et le conducteur reprit la route. Lisa n'avait jamais eu peur de faire du pouce, parfois même le côté aventureux de voyager ainsi l'enthousiasmait. Mais ce soir, elle était épuisée et l'homme qui l'avait embarquée ne lui inspirait pas confiance ; il se murmurait des mots à lui-même et sa moustache lui donnait l'allure d'un cow-boy. Il ne cessait de dévisager Lisa à travers son rétroviseur, mais jamais il ne lui adressait la parole. Lisa regardait timidement dehors, comme si le jour ne s'était pas évanoui, comme si elle voyait le paysage

défiler encore et encore. Ensuite, elle interrogeait du regard chaque centimètre du plancher du véhicule, toujours aussi timide. Finalement, les lumières d'Amsterdam apparurent dans la nuit et Lisa échappa un soupir de soulagement. L'homme la débarqua près d'un café, elle le remercia et se dirigea d'un pas hâtif vers la première rue pendant que le véhicule disparaissait dans la ville.

Amsterdam, la métropole dont elle avait toujours rêvé, s'offrait à elle, avec ses néons joyeux et attirants, son odeur fantastique de ville enchantée et son doux climat. Lisa n'avait presque plus d'argent et voulait le garder pour manger plus tard. Elle s'assit sur un banc, l'esprit divaguant sur les rythmes s'échappant d'une discothèque située à quelques mètres. Elle se sentait mal, pas à cause du voyage, mais de la façon qu'elle était partie. Elle avait l'impression qu'on l'avait abandonnée, rejetée sur les planches du vieux banc. Elle ne connaissait personne aux Pays-Bas, pas plus qu'en Belgique ou en Allemagne. En fait, sa seule famille vivait en France et Lisa avait peur de retourner chez son père.

Elle regarda sa montre, il était presque minuit, son estomac criait famine. Elle entra dans un café et s'acheta deux beignets. Elle était triste, affreusement triste et dans cette ville où chacun s'abandonnait à une dépendance quelconque, elle ne voyait qu'un itinéraire franchi, un point d'attache, une raison de partir. Maintenant qu'elle était là, son univers semblait vouloir s'écrouler; elle n'avait pas assez d'argent pour tenir encore deux jours et tous les muscles de son corps la tiraillaient amèrement. Elle enveloppa un de ses beignets et l'enfouit dans son sac, puis elle sortit lentement du café. La ville semblait vibrer toujours plus fort, les gens défilaient dans les rues dans des tourbillons infernaux. Des maisons anciennes s'alignaient devant les trottoirs et leurs escaliers raides, vertigineux comme des échelles, les rendaient sombres. Elle s'arrêta devant une cabine téléphonique, hésita un instant puis s'empara du téléphone. Elle glissa plusieurs pièces dans

l'appareil et composa. Mais personne ne décrocha. Lisa retourna s'asseoir sur le banc et sortit de son sac un harmonica. Elle souffla quelques notes, puis toute une chanson, d'une langueur presque émouvante, enivrante. La musique résonnait dans la pâleur de la nuit et même quelques passants ralentissaient le pas devant elle, hésitant à l'aborder, mais continuant leur chemin sans se retourner. Un jeune garçon s'arrêta finalement vers elle.

— Tu es nouvelle ici, n'est-ce pas ?

— Oui, je suis un peu perdue, je ne sais pas trop où aller, répondit doucement Lisa.

— Suis-moi, je vais te montrer la plus belle ville du monde.

Lisa ne savait pas s'il était prudent de le suivre, mais au point où elle en était, elle n'avait pas grand chose à perdre. Elle suivit donc Jake, c'est ainsi qu'il s'appelait, dans les rues bondées de la ville nocturne. C'était un étranger lui aussi, il avait parcouru la moitié de l'Europe sur le pouce et était tombé amoureux d'Amsterdam au premier coup d'œil. Il semblait connaître les moindres recoins de chaque quartier ainsi que tous les êtres étranges qui les peuplaient. Il n'était pas très souriant, mais la vie semblait lui sourire et malgré les maigres revenus que lui rapportaient son emploi dans une industrie de produits surgelés, il possédait tout ce dont il avait toujours rêvé. Il emmena Lisa dans un petit bar, dans un quartier où les prostitués bloquaient les rues, agressant presque les automobilistes. Ils commandèrent des bières et Jake se dirigea vers une table dans le fond de la salle. Ils parlèrent toute la nuit de choses et d'autres, de leurs rêves, de leurs passions et de leurs déceptions. Jake avait vécu une enfance difficile, ses parents étaient morts alors qu'il n'avait que onze ans et sa sœur aînée, bien qu'elle eut essayé de l'élever de son mieux, n'avait réussi qu'à teinter ses joies d'amertume. Il ne l'avait pas vue depuis trois ans et ne ressentait pas le besoin de prendre de ses nouvelles.

À cinq heures du matin, Jake emmena Lisa dans une auberge de jeunesse et lui promit de venir la rechercher dans l'après-midi. Elle lui sourit et se prépara à se coucher. Tout s'embrouillait dans sa tête. Pourquoi la vie était-elle aussi compliquée ? Elle ne voulait pas que sa relation avec son père se détériore autant que celle de Jake et de sa sœur. Elle posa sa tête sur l'oreiller qu'on lui avait prêté et s'endormit. Elle rêva à des serpents qui lui paralysaient les jambes en la mordant. La nuit commençait à tomber lorsque Jake vint la chercher. Il l'emmena chez lui et lui présenta son amie Sara. Celle-ci l'accepta immédiatement comme une des leurs, elle lui tendit une cigarette et lui fit découvrir de la musique typiquement hollandaise. Aussi, elle se montra de bon conseil. Lisa lui confia sa dispute avec son père.

— Tu sais, si j'étais toi, je lui téléphonerais. T'as rien à perdre, j'te l'promets. Et peut-être que ton vieux sera content de t'parler. Ouais, peut-être qu'il va même te supplier de rentrer chez toi.

— Peut-être que oui, mais même s'il le faisait, je ne suis pas certaine de vouloir l'endurer encore. Tu sais, je serai bientôt majeure et j'aimerais être capable de me débrouiller sans lui, mais je regarde la vérité en face et je ne suis même pas capable de survivre un mois seule.

Un peu choqué, Jake intervient dans la conversation.

— Mais regarde où tu es aujourd'hui ! Tu sais, c'est pas tout le monde qui aurait eu le courage de faire ce que t'as fait. Tu as quitté ton chez-toi confortable, tu es partie avec presque rien dans les poches... Téléphone à ton père si tu veux, mais n'abandonne pas ta course maintenant ! Si tu as besoin d'argent, fais-moi confiance, on va bien trouver une solution.

Il offrit à Lisa son plus beau sourire et celle-ci sembla reprendre un peu de vitalité. Demain elle téléphonerait à son père.

Gris, blanc, noir

Il y avait bien une semaine que l'idée lui trottait dans la tête, mais c'est seulement en cette morne et pluvieuse soirée de septembre qu'elle l'avait réellement examinée comme une possibilité. Elle avait besoin de ce changement, elle étouffait littéralement dans cette ville aux hautes parois grises, aux visages gris, aux trottoirs gris. Tout ce gris qui pénétrait dans ses poumons l'asphyxiait, lui ôtant toute énergie. Elle voulait troquer la solitude contre la liberté, le désespoir contre l'extase et l'anéantissement contre la floraison, le bourgeonnement de tout ce qui bouillonnait en elle et ne demandait qu'à éclater. Elle sortait à peine d'une déception amoureuse, mais qu'importait puisqu'elle allait savourer l'instant présent et goûter cette vie qui s'offrait à elle.

Derrière elle, il y aurait bien sûr sa famille et ses amis, mais elle reviendrait un jour se poser un peu avant de reprendre son envol. Elle avait toujours cru qu'il ne fallait pas regarder en arrière, qu'il fallait foncer vers l'avenir, telle une flèche vers sa cible. Les compromis, les concessions, tout cela ne servait qu'à masquer la lâcheté. Mais seul le courage était louable...

Tôt le lendemain, elle empoigna d'une main ferme, peut-être un peu nerveuse, son sac de voyage qui contenait le strict nécessaire, jeta un dernier coup d'œil à la pièce bleue où elle avait si souvent rêvé, pleuré, pensé, et ferma la porte derrière elle. Le loquet retentit d'un clac! sonore dans le silence ambiant; une page se tournait définitivement.

Chaque pas qu'elle faisait sur ce trottoir pourtant si familier lui semblait empreint de nouveauté et de gravité. Elle marchait, assurée, rapide, regardant droit devant elle, le visage sérieux. Elle fuyait, fuyait tous ces endroits marqués du souvenir de cet homme à qui elle avait tout donné. Son image oppressante la poursuivait partout où ses yeux se posaient dans cette cité hostile. Elle pénétra dans la bouche de métro, descendit l'escalier mobile en se frayant un passage parmi les âmes inanimées qui se tenaient, immobiles,

sur leurs marches respectives. La chaleur étouffante de la station lui parut insupportable. Elle était presque prise de panique à l'idée de se mêler à tous ces gens qui la dévisageraient, tels des automates, dans un wagon bondé des heures de pointe.

En sortant du métro, elle passa à un guichet automatique retirer ses économies et se dirigea à grands pas vers la station d'autobus d'où elle pourrait prendre un billet pour Saint-Jérôme. De là, elle commencerait vraiment son voyage.

Le trajet fut monotone, mais elle se sentait fébrile à l'idée de ce qui se présentait à elle. Elle pensait commencer son périple dans le Nord du Québec, région éloignée et froide, car elle n'y avait encore jamais mis les pieds. La tête inconfortablement appuyée contre la vitre, elle regardait la ville défiler derrière elle et eut un pincement au cœur en pensant que c'était peut-être la dernière fois qu'elle y serait.

Le soleil, encore bas dans le ciel, teintait de rose, d'orangé et de mauve les nuages duveteux à proximité. Elle se laissa bercer par les couleurs pastel et par le roulement sourd de l'autobus, savourant en silence ce moment gratifiant. Bientôt, les habitations se firent plus rares, et elle put admirer à souhait l'étendue majestueuse des cieux rassérénants.

Elle arriva à destination quelque temps après, se sentant tout à coup plus forte, comme empreinte d'une lumière irradiante qui se dégageait d'elle par chaque pore de sa peau. Elle récupéra ses bagages avant de se rendre à la sortie de la petite ville. Elle marcha un peu le long de l'autoroute bruyante, puis s'arrêta, posa ses choses sur le gravier bordant les voies asphaltées, leva son pouce et se prépara à attendre.

Ce fut plus court que prévu. Il y avait à peine un quart d'heure qu'elle patientait qu'une voiture noire et étincelante s'arrêta tout près d'elle. Elle saisit prestement son sac et courut jusqu'à l'automobile. Elle regarda

d'un air méfiant l'homme assis à l'avant, puis ouvrit la portière et s'assit sur le siège écarlate. L'intérieur éclatait de propreté et l'odeur qui s'en dégageait respirait les matériaux neufs et le parfum coûteux. Elle se sentit étrangère à cet homme d'où émanait tant de confort, mais tenta tout de même d'entamer une conversation avec lui. Elle ne pouvait quitter des yeux ses mains sur le volant, des mains si frêles qui contrastaient avec la carrure de son corps. Elle se serra un peu contre la portière, ne se sentant pas vraiment en confiance. Il se rendait à Sainte-Agathe, à peu de distance de là. Elle essaya de lui raconter l'origine de son expédition, mais il ne voyait pas comment une jeune femme comme elle pouvait sentir le besoin urgent de partir, en laissant tout derrière elle. Blessée, elle mit fin à leur dialogue insipide et le trajet se termina en silence.

Il la laissa sur le bord de la route, un peu désespérée et le regard vague. Pourquoi essayait-elle donc de faire comprendre à cet inconnu ses émotions profondes ? La solitude la prit à la gorge, cette même solitude qu'elle voulait exorciser en partant seule. Combattre le feu par le feu, l'isolement par un plus grand isolement encore...

Elle se posta à nouveau aux abords du tracé asphalté qui semblait ne jamais vouloir se terminer. Les véhicules passaient en un flot continu, mais pas un ne se risquait à s'arrêter. Les gens se retournaient parfois vers elle et lui jetaient des regards curieux, mais ça n'allait pas plus loin. Le vent frisquet du nord soufflait sans discontinuer, et elle commençait vraiment à avoir froid. La matinée ensoleillée de ce jour de septembre s'achevait et elle était toujours là, debout, bravant l'intérêt curieux des automobilistes, bien au chaud dans leur cage d'acier rembourrée.

Le ciel se couvrait peu à peu de lourds nuages noirs. Elle devenait de plus en plus exaspérée, elle avait peine à comprendre l'égoïsme des gens. Transie, elle décida d'aller se refaire des forces en mangeant un morceau dans un casse-croûte bas de gamme près de là. Elle avala avec peine la

moitié du repas ; la nourriture lui semblait épaisse, pâteuse, sans goût. Une boule se formait dans son ventre, dure, presque palpable, comme si tout son désespoir s'était amassé en un seul point de son corps. Elle jeta le reste du repas, s'alluma une cigarette, lassée, au bord des larmes. Les rares clients, accoudés au comptoir ou assis aux tables carrées, mangeaient en silence, tête baissée. Dehors, le ciel était maintenant couvert d'une couche opaque de nuages sombres. Le vent, lui, soufflait de plus belle et les maigres arbres sur le bord de la route se tordaient à son rythme effréné.

Elle reprit d'un geste faible son sac qui lui sembla plus lourd que jamais, et marcha jusqu'à la lourde porte vitrée. Les clochettes bon marché qu'on y avait suspendues tintèrent tristement, leur son se fondant sous le vrombissement des camions filant vers des destinations inconnues. Immobile, elle attendit qu'un bon samaritain daigne enfin la prendre avec lui. Une grosse goutte de pluie vint s'écraser sur sa main rougie par le froid. Puis, les autres suivirent, et peu après, ce fut le déluge. Elle sentit un tumulte grondant monter en elle. Un long sanglot s'échappa entre ses lèvres entrouvertes, un sanglot douloureux, qui lui lacéra littéralement les entrailles. L'amour, la vie, l'espoir, tout lui parut inutile, sadique, cruel. Le monde entier lui donnait la nausée. Sur ses joues, des larmes brûlantes coulaient, se mêlant à la pluie froide qui se déversait du ciel. Elle s'assit à même l'asphalte ruisselant d'eau, secouée de sanglots...

Sur la croûte

L'odeur des pommes frites grasses et des galettes de bœuf me montait au nez. Cela faisait trois mois que je travaillais dans ce petit restaurant au bord de la route 52. Chaque jour, des hommes obèses et des femmes aux mollets comme des cuisses venaient se remplir la panse. Des hommes veston-cravate et leurs épouses qui croient faire partie du peuple parce qu'ils s'abaissent une fois par semaine à se nourrir de substances réservées aux pauvres. Cette vie de bourgeois mangeurs de saucisses me rendait malade.

Si ce n'était de mes deux meilleurs copains, Jack et Neil, la vie serait moche ici en pleine campagne du Texas. Ces deux-là avaient compris le vrai sens du mot vie. Pour eux, vivre était une partie de plaisir. Une bouteille d'alcool, une nana et un bon disque de jazz suffisaient à leur bonheur. Jack et Neil étaient écrivains. Les récits de Jack portaient sur des thèmes de notre quotidien et plus particulièrement sur les voyages que nous faisons tous les trois. Pour sa part, Neil inventait des histoires à faire frémir les plus coincés de ce pays tellement leur contenu était riche en descriptions hallucinatoires et en aventures sexuelles tordues. Nous étions une famille et la route nous appelait de nouveau.

Après avoir servi le dernier tas de graisse de la journée, j'ai fermé le restaurant et j'ai rejoint mes deux potes sur la route 52. Le paysage resplendissait mais j'étais le seul à pouvoir le contempler puisque Neil était concentré sur quatre gonesses dans la voiture qu'il venait de piquer et que Jack récitait la discographie de Louis Armstrong à tue-tête.

Moi, ce qui me faisait bander, c'était la liberté. Être libre comme l'air. Voilà ce qui me branchait vraiment. Oh! bien sûr, il m'était bien arrivé de me farcir quelques poules dans des fêtes foraines mais toujours je me sentais coupable après coup. Neil, lui, était une vraie bête. Il pouvait s'envoyer des tas de filles dans une même soirée et quand même regarder sa vraie nana

dans les yeux. Ce type était un as en matière féminine. Jack et moi le considérons comme un homme.

La soirée était idéale pour partir. Le vent soufflait dans notre dos et l'herbe brillait d'un vert éclatant. Ce vert m'allumait totalement, mais personne ne devait le savoir, car la sensibilité aux belles choses de la nature ne faisait pas partie de nos mœurs. Aux yeux de Neil et de Jack, seulement les pédés pouvaient verser une larme en contemplant la nature. Cette sensibilité qui m'habitait devait rester enfouie dans les limbes de mon esprit.

Tout à coup, l'orage se réveilla et les vaches dans les champs se mirent à frissonner. Le voyage nous appelait de plus belle et notre désir de parcourir des contrées inconnues comme New York et la Floride nous pressait. La côte est du pays nous était encore étrangère. Si nous pouvions y arriver, alors nous aurions visité tous les U.S.A. D'autres voyageurs parlaient de ce coin de pays comme du paradis sur terre. Semblait-il que là-bas, l'herbe pouvait tuer un bœuf et que partout il y avait des petits bouis-bouis où l'on pouvait entendre toute la nuit des musiciens jazz jouer de leur trompette. Il n'y avait plus une seule minute à perdre. Nous avons avalé huit ou neuf caisses de whisky et sommes partis pour New York.

Neil a conduit pendant tout le trajet, soit soixante-quatorze heures. Jack achevait un poème de trois cents pages et moi je regardais le soleil se lever puis se coucher puis se relever et se recoucher. À mi-chemin entre le Texas et New York, une voiture de police nous a interceptés. La bagnole dans laquelle nous étions assis était une voiture volée et l'idée de passer la nuit en taule dans une ville où les jeunes de vingt ans sont perçus comme des criminels nous foutait les jetons.

Le policier s'adressa à nous comme si nous étions des rats. J'avais une haine profonde pour ces spécimens qui croient incarner le pouvoir dans leur habit brun et leur chapeau de cow-boy. Il s'avança doucement vers la

voiture et enleva ses lunettes de soleil. Les rayons du soleil reflétaient sur l'étoile qu'il portait au côté droit et nous empêchaient de voir. Par une chance incroyable, avant même qu'il eut le temps de vérifier nos papiers, il reçut un appel radio demandant du renfort pour achever un type de couleur qui venait de pisser dans un champ de blé appartenant à un député républicain. L'homme au couvre-chef comme ceux que portaient les héros de mon enfance nous invita à l'accompagner mais nous avons décliné son invitation et gagné New York.

À destination, nous nous sommes arrêtés dans un casse-croûte et avons cassé la croûte. Ensuite, Neil a baisé, Jack a terminé son poème et moi, j'ai regardé le soleil se coucher. Le lendemain, nous devions partir tôt pour la Floride, mais le manque de carburant dans le réservoir allait mettre un bémol à notre itinéraire. Il nous fallait juste assez de fric pour remplir le réservoir et décoller. Le manque de vivres ne nous effrayait pas, nous étions des durs de durs. L'argent que j'avais ramassé depuis trois mois en travaillant chez *Bill's Snack Bar* s'était envolé en alcool et en essence au cours de voyages antérieurs. Notre futur financier reposait donc entre les mains du destin. Comme toujours, Jack trouva une solution à notre manque pécuniaire. Il venait de terminer son poème et un éditeur lui avait acheté les droits d'auteur pour quinze dollars. Avec l'argent nous avons fait le plein et avons bu le change.

Cette nuit là, nous n'avons pas dormi. Nous l'avons passée dans une boîte de jazz au coin de la cinquième et de Broadway Street. On y a joué les plus belles pièces que j'avais jamais entendues. Moi, je voulais être de leur clan. Ces Afro-Américains qui faisaient résonner leurs instruments de cuivre des heures durant me faisaient envie. L'époque dans laquelle nous vivions renfermait des valeurs strictes et reniait les différences. Cette situation me désolait d'autant plus que je portais la couleur de ceux qui façonnaient ces injustices maudites. Sur les cheminées des buildings et mon état d'épave, se levait le soleil. Je le trouvais beau.

À midi, nous nous sommes retrouvés dans un café et Jack tenait une carte routière dans ses mains. Nous étions à New York et nous voulions aller en Floride. C'est lorsque Jack constata que la Floride était à peine à quelques heures de l'endroit où nous nous trouvions que nos visages blêmirent. Nous n'en avons rien à faire de parcourir seulement quelques heures de voiture pour arriver à destination. Nous voulions passer des jours et des semaines en voiture. De plus, nous n'avions aucune raison valable de préserver notre santé. La destruction de notre système digestif et cérébral nous tenait trop à cœur pour risquer une vieillesse active. C'est alors que Jack pensa à une solution qui allait effacer toutes nos angoisses : nous allions passer par la Californie avant de revenir vers la Floride. L'idée emballa tout le monde et nous eûmes une relation homosexuelle. Plus tard, Neil affirma qu'il y avait avec nous une gonzesse et qu'il s'était seulement occupé d'elle, mais Jack et moi savions la vérité. Elle allait rester cachée.

Sur le chemin vers la Californie, nous avons fait la rencontre d'un mec qui faisait de l'auto-stop. Ce type disait être le fils d'un fermier dans le Tennessee et que si nous le voulions, nous pouvions y travailler, question de se remplir les poches. Neil ne croyait pas à ce que le type prétendait, mais moi j'achetai sa proposition. Il nous confia qu'il était possible de se faire quatre dollars pour chaque livre de fumier ramassé sur la ferme. Je me dis que je pourrais facilement en ramasser plusieurs livres par jour et ainsi économiser une petite fortune. L'idée de ramasser du fumier m'était très romantique.

Je descendis au Tennessee avec l'auto-stoppeur et salua mes deux compagnons. Le sentiment que j'avais en les quittant était douloureux mais je ne voulais pas que cela transparaisse, alors je leur ai donné à chacun une bonne claque dans le dos et je suis parti dans les fermes de Nashville. Au loin le soleil se couchait et moi je le trouvais beau. Je me demandai ce que pouvaient bien faire Jack et Neil à ce moment même.

Mélange maison

Il est à peu près sept heures du matin lorsque nous descendons de l'autobus. Mon frère Nicolas, son colocataire Ahmed et moi avons passé huit bonnes heures de trajet sur de longues autoroutes droites, bruyantes et dont les lumières aliénantes nous percutent la face comme le fameux supplice de la goutte d'eau. Je ne sais pas pour les autres mais j'ai les jambes en coton, l'esprit abruti, les petits yeux hurlants et ce désir d'être insupportable. Une cuite monumentale laisse une trace monumentale. C'est de reprendre la route après qui nous encourage à faire un petit tour à l'air frais plus que de rester dans le véhicule rempli de dioxyde de carbone utilisé, trop utilisé. On comprend clairement que le chauffeur, lui aussi, prend sa pause au café routier de Matane. Encore cinq heures de torture avec les autres passagers et nous serons à Cap-aux-Os en Gaspésie.

La quantité de provisions psychologiques et spirituelles du voyage est encore acceptable. Deux bouteilles de gin, une bouteille de rhum, une de vodka et une de tequila, un gallon de vin rouge, un autre de vin blanc, une demi once d'herbe et ce devrait être tout. Un vrai voyage intense d'une semaine en Gaspésie. Une fois arrivés, nous défaisons nos bagages, installons nos tentes, le plus dur est fait. Mon corps, encore plus lourd avec le travail, s'écrase sans que je ne le veuille vraiment. Les jambes et les bras écartés et bien écrasés au sol me persécutent, comme après une journée de marche horrible. Mon esprit, tout aussi exaspéré, trouve à lui seul l'unique moyen de me refaire flotter et entrer en harmonie avec ce si beau coin de pays (que je n'avais pas encore vraiment eu le temps de visiter). La tête m'abandonne déjà puis viennent mes jambes, toujours en retard.

À ce moment bien précis, la nature n'a jamais été si percutante, si reposante. Les autres, aussi gelés que moi mais pas aussi saouls, ne font qu'halluciner, comme tous les fumeurs qui décident de prendre une bonne dose dans l'unique but de partir encore plus. Il fait trop froid pour que je me baigne, tant pis! Rien n'est stable, ni autour, ni en moi. Tout bouge plus ou

moins mais les perspectives, elles, n'arrêtent jamais de changer, ce qui peut être assez déstabilisant après un petit bout de temps. Les gens nous regardent comme s'ils avaient croisé Satan ou bien comme s'ils avaient pitié de nous. Peut-être est-ce un peu des deux. Notre état chavirant durera encore trois bonnes heures ainsi. Puis vient le temps du premier repas en terre gaspésienne, des saucisses au rhum avec du riz puis un petit verre de vin rouge. La tente se referme et les lumières s'éteignent rapidement.

En fermant les yeux, je me souviens d'images marquantes qui s'imprégneront sans doute à jamais : les feuilles qui bougent plus rapidement que le vent qui souffle, mes pieds auxquels il manque une chaussure, et Ahmed et Nico qui sont allongés dans le bois pendant que le loup n'y est pas (chantaient-ils). Je m'endors en souriant. Le lendemain matin, j'ai déjà tout oublié et la gueule de bois frappe avec plus de conviction encore. Mon corps crie à boire du bon liquide cette fois-ci. Quel sentiment de bien être lorsqu'on trempe sa bouche toute sèche, pâteuse dans de l'eau fraîche et limpide. Mon corps, éternellement dépendant du vice, me supplie d'allumer une cigarette. La cuite laisse sa trace mais qu'on est bien, lorsqu'on sait mieux que tout le monde que ce n'est qu'une étape provisoire et qu'une autre cuite, celle-là plus douce et meilleure en bouche apparaîtra bientôt. Bref, je me sens bien car je suis confiant en l'avenir.

Notre campement est situé à une heure de marche du premier dépanneur, et non pas du moins cher. Chaque jour, une personne est désignée pour aller chercher les provisions. Je suis le premier à me sacrifier. Pendant le trajet, le long de la plage de sable au bord de la mer, je m'arrête une heure fumer une petite aiguille, afin de regarder l'horizon tout cotonneux. Je réalise alors que mon pays natal est devant moi. Proche ou loin, ça n'a pas tant d'importance que ça. Mes deux terres, mes deux cultures sont simplement, logiquement connectées dans mon esprit. Ma vue, affectée par la drogue, me joue des tours. J'ai l'impression de pouvoir traverser l'Atlantique, non pas pour rejoindre la France, mais pour espérer lier les deux. Je reprends ensuite le pas, bien décidé à accomplir la mission.

Pendant le reste du voyage, une idée me hantera. Je suis partagé entre une nostalgie pas trop justifiée et un désir de fuir la vie, une culpabilité, telle que vue par un gars trop fatigué de ses abus. Une faible nostalgie, car après quatre années de vie en tant qu'immigré, on s'habitue. C'est après quatre années que l'on peut prendre du recul. Les premières années, on ne peut pas, ça va trop vite. Bref, je décide de mêler les soucis d'un décadent et la nostalgie dans le même verre; d'une pierre, deux coups.

Je reste aux alentours de la tente durant cinq jours tout en buvant mes préoccupations. J'écris, je lis, j'observe tout ce que la nature du coin a à m'offrir. Je me rends compte alors que ce que je perçois actuellement ne sera jamais perçu de la même façon par un autre touriste. Les couleurs, les sons étant désorganisés par de multiples substances prises dans un ordre pas très méthodique, je me sens spécial et unique. C'est bien la première fois que j'ai le sentiment d'être unique. Pas comme lorsqu'on nous le répète dans notre jeunesse à travers ces conneries de patrimoine génétique, mais lorsqu'on pense, vit, respire comme quelqu'un qui sait qu'il pense, vit et respire différemment. Bref, tout ce délire intense m'égaie car j'ai le sentiment d'avoir trouvé le secret que tant d'autres cherchent depuis longtemps, le secret du bonheur dans l'âme, le fait de se trouver réellement.

Cinq jours durant, je refais le monde avec mes yeux de débauché dont je suis si fier et mon fameux mélange utopique que je suis seul à connaître. Bien sûr, mes amis ne comprennent pas mon enthousiasme, ils sont banalement gelés et ne cherchent pas plus. Tout est dans ma tête. Les plans, les chemins, de quoi, je ne sais pas, mais au moins je les possède. Ma jubilation est intense. Mon diagnostic: chaque problème mérite une attention particulière mais on peut, avec de l'imagination, régler tout plein de petits tracas ensemble. Pour cela, il faut un mélange maison et un peu d'estime de soi.

À la recherche du passé

Le matin où je suis partie, un soleil prometteur se levait sur Montréal. Je l'ai interprété comme un signe, comme quoi tout irait bien.

Pour me rendre à l'autoroute, je devais emprunter le métro jusqu'à la station Longueuil. C'est à ce moment-là que j'ai pris conscience de l'étrange paradoxe de mon existence. J'étais à la fois fascinée par la frénésie surréelle de la ville et éprouvais un attrait irrésistible pour les grandes étendues crochetées de montagnes. Cette impression se précisa plus tard, tandis que, pouce levé, j'attendais qu'un chauffeur veuille bien m'embarquer. Je me plus à penser que j'avais été citadine et campagnarde pour exactement la même période. Je devais refermer la boucle, afin d'unifier ma vie. Je croyais que le passé était la clé, que j'y trouverais le maillon manquant qui m'empêchait d'être en accord avec le monde.

J'avais dernièrement éprouvé une sensation de malaise, m'éveillant au cours de la nuit, la poitrine oppressée. Il m'apparut de plus en plus clairement que ma place n'était pas à Montréal, prisonnière de cette cadence endiablée. Je m'y sentais inutile, comme un oiseau en cage doté de grandes ailes dont les envies sauvages d'explorer les hauteurs ont été trop longtemps réprimées. C'est ce que j'expliquai à l'homme qui, le premier, s'arrêta. Son gros visage rond était tout ce qu'il y a de plus sympathique. Il m'offrit du café que je dégustai à même le thermos. «C'est pour éviter que je m'endorme en arrivant aux réunions!», me dit-il en souriant. Il voyageait pour affaires.

Je lui parlai de mes études en Lettres qui, à part m'endetter, ne m'avaient guère servi. Lassée de mes recherches, j'avais pris le premier petit boulot insignifiant qui m'avait été offert. C'est ainsi que j'étais devenue serveuse dans un bar du centre-ville. Un sourire ironique se dessina sur ses lèvres. Je crois qu'il était fixé depuis bien longtemps sur l'absurdité de la vie. Le plus formidable, c'est qu'il parvenait encore à sourire, presque émerveillé.

La route s'étirait devant nous et je me sentais légère. Le paysage plat évoquait une sérénité que je n'avais connue depuis trop longtemps. Nous roulions maintenant en silence, dans le plus suave des soleils. Une vieille chanson de Lou Reed tournait à la radio. Je chantonais le refrain, *Hey babe, take a walk on the wild side...*

Il me laissa à Québec et je décidai de m'y arrêter tant mon estomac criait famine. Tandis que je dévorais un sandwich au jambon, assise à la terrasse d'un café du Vieux Québec, j'observais les façades des bâtiments, toutes de vieilles pierres construites. Leur asymétrie m'enchantait, l'authenticité qu'elles dégageaient amplifia l'amertume que j'éprouvais face à l'étouffante modernité de ce siècle qui était le mien. Je quittai cette ville en proie à la fébrilité. Lorsque je m'installai sur le talus de l'autoroute, je songeai à l'importance de ce voyage, à sa signification. C'était peut-être la réponse à toutes ces questions, la chose qui remplirait le vide gourmand à l'intérieur de moi.

La chaleur était devenue plus intense sur le coup de midi. J'étais impatiente, l'attente était trop longue. Je jonglais même avec l'idée de retourner en ville pour prendre l'autobus. Heureusement, une familiale s'arrêtait quelques instants plus tard. J'en remerciai le ciel.

Le jeune homme qui m'avait prise à bord de sa voiture se rendait à Baie-Saint-Paul. Je lui dis que c'était parfait puisque je devais me rendre à un petit village situé non loin de là. Il m'expliqua que de jeunes poètes se réunissaient à l'*Auberge du Balcon Vert*. Pendant une semaine, dans une atmosphère conviviale, ils partageaient ensemble leur poésie et le soir venu, autour d'un feu de camp, se grisait de musique et d'alcool. Une douce chaleur s'échappait de ses prunelles sombres. Tout en conduisant, il allumait cigarette sur cigarette, et sa tête bougeait au rythme de ses paroles. Il semblait continuellement emporté par un flot de pensées et ne s'arrêtait de bavarder que le temps de sourire. Il me plut aussitôt. Nous ne nous connaissions que depuis deux heures, mais il semblait qu'un lien solide nous unissait déjà.

Baie-Saint-Paul n'était plus qu'à une cinquantaine de kilomètres. Les montagnes se multipliaient autour de nous et la route se faisait plus sinueuse. Gabriel, c'est ainsi qu'il s'appelait, me parla de ses projets. En quittant l'auberge, il partirait soit au Mexique, soit à Vancouver. Il voulait se laisser guider par la route, faire de ses sensations sa seule raison. Je sentis une inflexion chaleureuse dans sa voix, comme s'il me lançait une invitation. Je ne pouvais cependant accepter, pas tout de suite du moins. J'avais la nette impression que là-bas, enfoui dans mon passé, se trouvait le fondement même de ma personne, dont j'avais perdu l'essence au cours de ma vie. Tout le pittoresque de ces paysages m'aiderait, me semblait-il, à retrouver les nuances qui m'avaient échappé. La fragilité, mais aussi la force, qui devaient se fondre en mon esprit.

Je le quittai un peu triste, désemparée... Je marchais quelques temps dans la petite ville de Baie-Saint-Paul et les souvenirs affluèrent, s'intensifièrent, devinrent presque réels. J'allai là où la baie s'ouvre et où le fleuve s'engouffre en grignotant la terre. Tout à coup, je ne fus plus si sûre de mon projet. Peut-être éveillé par l'incessant remous des vagues, un sentiment d'angoisse m'assaillit. Et si je ne trouvais pas ce que je cherchais ?

Parfois, à trop s'interroger, on finit par perdre le fil de son raisonnement. Je quittai donc la crique, résolue à me rendre au bout de ce périple, peu importe ce que j'y trouverais.

Une dame du village me fit monter dans sa voiture. Je me sentais nerveuse, d'une nervosité qui s'amplifiait au gré des kilomètres que nous franchissions. Je n'étais plus capable de prononcer un mot, comme happée par cette étrange impression de malaise qui m'habitait. Je la remerciai brièvement avant de m'engager sur la route de terre qui menait à la maison de mon enfance. Tout autour de moi s'étendaient les champs piqués de marguerites et leur parfum si particulier, une odeur d'humus et d'herbes sèches grillées par le soleil. Il ne restait qu'une dizaine de mètres à parcourir avant d'arriver à mon but. Je tentai de me laisser emporter par le flot de

souvenirs qui jaillissaient à la vue de ce paysage tant de fois exploré, mais n'y parvins pas tant j'avais l'impression d'être une étrangère en ces lieux qui n'étaient plus les miens. Je me sentis plus joyeuse après avoir gravi la pente, lorsque j'aperçus le toit métallique de la maison. Ce fut une joie statique, incomplète, et la déception fut encore plus intense quand je découvris qu'on en avait changé la façade, et que de l'immense jardin ne subsistaient que des miettes. Je m'approchai suffisamment pour apercevoir deux enfants jouant dans la cour, rois de ce terrain comme j'en fus, jadis, la reine. Je réalisai alors que ma place n'était pas ici, qu'il était inutile de poursuivre le passé puisqu'il n'existait que pour et en moi. L'essence de ma personnalité jaillissait forcément de ces souvenirs. L'authenticité, que je recherchais si désespérément, était enfouie dans mon esprit et seul le présent pouvait me l'offrir. Je ne pourrais me fixer sur la confusion qui régnait dans mon être, sur cette continuelle opposition entre la force et la vulnérabilité, le calme et la frénésie, qu'en tentant d'unifier mon existence. J'avais compris que cette union ne résidait sûrement pas dans le passé, mais peut-être dans le présent, ou alors dans l'avenir. Je tournai dos à la maison de mon enfance et refis le chemin inverse qui me mènerait à la grande route. Le soleil déclinait à l'horizon, teintant le paysage d'une couleur orangée, chaleureuse. Gabriel devait être à l'auberge, j'espérais qu'il m'attendait déjà....

Petite fuite à la campagne

*S'évader
mais se rendre à l'évidence
qu'on n'oublie rien.
Si on veut changer quelque chose,
c'est en avant qu'il faut voir.*

On était assis dans le salon. Je fixais mon sac pour ne pas croiser les yeux de ma mère. Mon père se taisait et je l'entendais penser: «Tu me laisses avec son inquiétude à calmer des nuits durant.» La lampe de table faisait des ombres sur les objets toujours égaux à eux-mêmes. Je m'étais déjà amusée à décorer cette table avec une nappe trouvée dans le grand tiroir. La lampe me faisait encore penser à un sundae avec une cerise dessus. En regardant autour, des souvenirs périmés me passaient sans cesse par la tête. Je les sentais me lier les pieds au sol. J'étais jeune, moi. Je n'avais pas de temps à perdre.

J'ai entendu un bruit de tonnerre dans la rue. C'était la Caprice blanche d'Olivier. Une voiture immense pour partir en voyage. Olivier avait cru bon de ne pas lui mettre de silencieux pour que le son reste infernal. J'ai saisi mon sac. J'ai embrassé mes parents. Je leur ai dit des banalités en m'éloignant: je vais vous appeler, inquiétez-vous pas, je vous aime... Et leur deuxième enfant a franchi la porte. Tandis que je mettais mon sac dans le coffre arrière, ils devaient se demander ce qu'ils avaient fait de mal pour que je m'enfuie. Je ne savais pas où j'irais. Je connaissais uniquement le point de départ de mon aventure: une carrosserie brillant sous la lune, rue Drolet.

À l'intérieur de la voiture, on n'entendait plus qu'un doux ronronnement de chat. Elle a démarré comme un avion décolle. On criait et on s'embrassait parce qu'on était les quatre plus grands amis du monde. On est allé prendre l'autoroute. Je voulais m'engouffrer au cœur de la terre et fondre. On a roulé, roulé. Les maisons se dispersaient tranquillement.

Après un temps, on a vu de grandes étendues noires de part et d'autre avec leurs silhouettes de granges distordues. Édouardo quittait la ville pour la première fois. Il était excité comme un chien qu'on emmène courir au parc. Il parlait de ses parents qui étaient venus du Portugal en bateau. Il parlait de goélettes et de navigateurs. Il chantait: «À nous la conquête du continent!» Je lui disais de se taire, qu'il devenait ridicule. Léonie entrait dans son jeu et criait comme une perdue. Olivier avait ouvert la fenêtre de la voiture. Il conduisait à une main avec toute sa merveilleuse assurance. J'ai étiré mon bras pour mettre une cassette. La voix de Bob Dylan s'est élevée dans la nuit, dans le vent glacé, dans mon ventre satisfait. J'ai augmenté le volume. On a hurlé les paroles et le son de l'harmonica vibrait jusqu'aux étoiles que je devinais au-dessus du capot.

La musique s'est interrompue. Aussi subitement, on a retrouvé notre calme relatif. Dans notre cocon de tôle, sur la 125 nord, on parlait doucement. Olivier a freiné et s'est engagé dans un stationnement. Une affiche aux néons brillait: «Bar chez Simard. Bienvenue aux dames». Léonie est sortie en vitesse. Avant que j'aie eu le temps de détacher ma ceinture, elle était à l'intérieur. On voyait ses cheveux fluorescents s'agiter derrière la vitre. On l'a suivie. Deux musiciens jouaient un vieux succès à peine reconnaissable. Je leur trouvais l'air démodé et fantastique des campagnes creuses. Leurs trois spectateurs accoudés au comptoir parlaient et rigolaient en se frottant la barbe. Ils nous regardaient comme si on venait tout juste de descendre sur Terre. C'était un peu vrai.

On a commandé deux gros pichets, puis deux autres, puis deux autres encore. Olivier a pris les choses en main. Il a sorti de son paquet de cigarettes un joint énorme. Il nous l'a passé sous le nez. Un des hommes a commencé à nous parler de sa cabane en rénovation, de Blanchard qu'y'avait coupé trop d'arbres su'l versant ça fait qu'on entendait l'autoroute astheure. Il nous disait qu'au lac Fontaine y'avait pus moyen de rien pêcher pis qu'à soir

y'aurait trop d'nuages pour checker'és étoiles. Léonie a immédiatement commencé à discuter avec lui. Léonie savait comment parler à n'importe qui. Quand on est sorti dehors pour fumer, le bonhomme nous a suivis. Il avait des cheveux poivre et sel. Ses petits yeux brillaient comme de l'aluminium, mais ses paupières pesaient lourd. Il était terriblement pâle. Un fantôme dans la nuit.

D'un commun accord, on a décidé d'aller dormir dans sa cabane. Sans invitation, il s'est assis à la place du passager. On s'est tassé en arrière. Édouardo avait la tête posée sur l'épaule de Léonie qui marmonnait. Je criais à Olivier d'aller moins vite, d'aller plus droit. J'ai entendu une mitraille de grêle s'abattre sur le pare-brise. On ne voyait plus qu'à deux mètres en avant. Le bonhomme donnait tout de même ses directives, posément. L'averse a cessé. Il nous a fait signe de tourner sur un chemin étroit. Les arbres semblaient s'écarter une seconde avant notre passage. J'ai pensé mourir vingt fois. Le bonhomme a dit de s'arrêter. Olivier a freiné brusquement. Devant la voiture, je voyais la masse menaçante d'un tronc. Le chemin s'arrêtait là. «Astheure, faut marcher», a dit le bonhomme. On est descendu avec quelque difficulté, les bras tendus dans la noirceur. On a trouvé nos mains. On les a plus lâchées. Une ribambelle ivre morte s'est faufilée dans la forêt. Le craquement des feuilles emplissait tout l'espace et le bonhomme disait sans arrêt: «Suivez-moé, suivez-moé, suivez-moé...»

Le lendemain, je me suis réveillée la joue écrasée contre le plancher de terre battue. La lumière éclaboussait, mais j'avais froid. Les autres dormaient toujours. J'ai mis mon manteau et je suis sortie. Le paysage donnait un coup au ventre. Les arbres étaient en feu, brillants, et les troncs avaient été tracés au crayon feutre encore humide. L'eau du lac grelottait. Ses ridicules déformaient le reflet du paysage. J'avais moins froid. Les arbres m'engloutissaient dans leur fourrure: les immenses épinettes, des bouleaux avec leur

écorce de truite argentée et des érables rouges, avec leurs feuilles déjà rouge sang. Le bonhomme brûlait des branches dans un baril. Son image tremblait, voilée par les volutes bleutées. Il m'a aperçue et a crié: «C't' à cause d'hier, l'orage. Y'a un arbre qui a cassé pas loin.» Il s'est un peu enfoncé dans le bois. Je me suis approchée. J'enjambais les branches fines qui faisaient des toiles d'araignée pour piéger mes pieds et la lumière. Il coupait les branches. Ça sentait l'automne, l'essence et la terre. J'ai commencé à aider, à ramasser les branches et à les tirer jusqu'au baril. Le bruit que ça faisait était celui du vent affolé dans les feuilles. J'étais le vent qui se levait. La sueur perlait. Mes bras s'écorchaient sur l'écorce. Un sentiment ambigu gonflait dans l'air. Certainement pas du regret. J'étais une coureuse des bois, une défricheuse. Quelqu'un qui est libre ou qui a encore quelque chose à conquérir.

J'alimentais le feu. Les flammes léchaient le bord du baril. Je regardais le bonhomme. J'aurais aimé que mon père reste un personnage blanc et mythique comme lui, dans un halo de fumée déformante. Ma mère aurait été resplendissante à côté et leur bonheur aurait grandi. Mais mon enfance, comme toutes les autres, s'était achevée. Et mes parents, comme tous les autres, étaient devenus visiblement, tristement, humains.

Le bonhomme continuait à travailler consciencieusement. Les autres dormaient toujours. Je ne voulais plus fuir ma mémoire. Je ne croyais plus que c'était possible. Je voulais y ajouter d'autres images. Il y aurait Léonie devant les érables rouges et ses cheveux aussi flamboyants qu'eux. Il y aurait Édouardo en chaloupe, ses cris et leur écho. Il y aurait Olivier, petit bouddha assis sur le quai. Puis ce bonhomme tapi dans le bran de scie respirerait avec nous la campagne.

CŒUR DOUBLE, numéro 17, décembre 1999
Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6

CŒUR DOUBLE est une publication du CANIF, le
Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal.
© Tous droits réservés.

Dépôt légal: mars 1991
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression:
Centre de production de l'écrit du CVM (4057)

Ce numéro de **CŒUR DOUBLE** est accessible sur Internet :
www.cvm.qc.ca

Renseignements: le CANIF, (514) 982-3437, poste 2164

Canif



LA FONDATION
du cégep du Vieux Montréal

Florence Berthold

Olivier Chambelin

Marie-Ève Desrochers Hogue

Mélodie Champagne Desbiens

Emmanuelle Desbiens

Antonin Marquis

Claudine Poirier